

combien Dieu veille constamment sur l'humanité sociale et politique tout comme sur l'individu quand tous veulent voir clair et se sauver. Il est donc à désirer plus que jamais en tout coin de la terre aujourd'hui si agitée par les dissensions civiles, que les jours de la concorde et du bien-être général soient enfin arrivés. Et si les vœux portés vers le ciel sont le plus sûr moyen de ramener ces jours heureux, en Canada, comme ailleurs, ne craignons point, surtout dans les circonstances bronillées et assez aventureuses où nous nous trouvons placés aujourd'hui, d'user largement et fermement de ce moyen.

Quant à l'Europe, les symptômes de paix et de retour à l'ordre semblent venir des puissances mêmes qui ont voulu se faire les arbitres exclusifs de cette partie du monde, la plus imprégnée encore de l'esprit chrétien, sans compter assez avec cette politique divine qui du haut du ciel, a toujours maintenu sur elle ses droits inaliénables. Aujourd'hui, ses chefs politiques commencent à s'apercevoir, on dirait, qu'ils ont fait fausse route, et que tous les efforts de leur sagesse humaine, isolée de la sagesse divine, n'ont abouti qu'à une sorte de chaos social et politique où princes et nations s'engloutiraient à la fois si l'esprit de Dieu n'était toujours là, planant sur cet abîme, pour tout coordonner et vivifier de nouveau.

On prête d'heureuses paroles à Napoléon III dans ce retour espéré de la paix européenne. Il aurait reconnu, dans une conversation avec Mgr. l'Evêque de Blois, que le temps était arrivé de pacifier l'Italie en rendant pleine justice enfin à des droits sacrés indignement sacrifiés. Ces paroles de l'Empereur ont paru faire comprendre aux vrais catholiques et à tous les hommes justes que la foi des traités de Zurich et de Solferino va enfin être respectée et réalisée. D'un autre côté, l'Empereur de Russie va renouer, dit-on, avec le Saint-Siège le cours ordinaire de ses liaisons diplomatiques en accréditant de nouveau un ambassadeur auprès du Saint-Père.

Et d'où viendrait ce coup de providence de la part de ces deux grands arbitres de la paix de l'Europe? Ont-ils vu clair vraiment, ou la crainte de la révolution et du piémontisme a-t-elle agi enfin assez sérieusement sur l'esprit de ces deux têtes impériales pour les engager à mettre fin aux maux du présent et aux menaçantes incertitudes de l'avenir? Ce dernier motif est très possible. L'état de la Pologne est toujours un échec fort inquiétant pour la Russie. Bien que la violence et les cruautés qu'elle exerce contre cet infortuné peuple, semblent redoubler de jour en jour, la Pologne tient bon, et ne laisse à ses persécuteurs guères d'espoir de dompter son courage et d'anéantir ses forces. La Russie pense donc peut-être qu'elle a assez de la Pologne sur les bras sans s'engager avec la révolution et le piémontisme. De là son heureuse volte face faite aujourd'hui à ses deux fléaux. D'autre part, voilà qu'on découvre, un peu tard, il semble, que l'Angleterre, qui ne vit bien tranquille chez elle que lorsque le feu de la discorde est aux quatre coins de l'Europe, tend plus que jamais à former ces coalitions

de Souverains, les uns contre les autres, qui finissent toujours par un embrassement général et par des ruines morales et matérielles au lieu du maintien de la paix et de l'ordre qu'on prétend se promettre. Il y a déjà eu de ces prétendues Saintes alliances qui ont paru, quelques temps, raffermir et rassurer l'Europe. Elles ont abouti à établir précisément ce qu'elles avaient en vue de repousser et même d'anéantir, savoir, le triste règne de la révolution, incarné aujourd'hui dans les auteurs couronnés du *droit nouveau*. On ne veut plus de la révolution; et n'en changeant que le nom, on la ramène toute vivante et toute légitimée en apparence par ce prétendu *droit nouveau*, qui n'est lui-même qu'un nom et une illusion plus funeste par son louché de légitimité que n'a été la révolution avec ses criantes injustices et ses allures furibondes. L'ordre règnera en Europe et partout quand ce louché séducteur aura fait place aux vrais principes chrétiens touchant l'ordre social et politique. Les puissances du jour qui laissent espérer dans le moment, quelque retour à l'ordre et à la paix se doutent-elles enfin que ce retour n'est possible qu'à cette condition, et nullement par de nouvelles coalitions et des saintes alliances à l'instar de celle que Napoléon III a condamné lui-même, à la face de l'Europe, comme lettre morte. Nous l'ignorons; et, bien à contre cœur, nous l'espérons peu. Là dessus, nous sommes toujours dans la situation de cet évêque français, homme d'esprit et prélat recommandable à tous égards, qui disait, à une certaine époque, touchant le rôle politique de Napoléon III, ces paroles fort spirituelles et fort vraies :

“ Au commencement de la carrière de l'Empereur, disait le prélat, je faisais des *actes de foi*; la carrière commencée s'annonçant bien, je faisais des *actes d'espérance*; la même carrière poursuivant ses œuvres et ses dire toujours dans le sens du bien, je faisais des *actes d'amour ou de charité*: aujourd'hui, hélas! je suis forcé à ne pouvoir plus faire que des *actes de contrition*.” Que de bons esprits et d'hommes à vrais principes en sont réduits depuis longtemps aux mêmes pensées touchant la conduite politique de l'Empereur des Français relativement aux annexions piémontaises dans les Etats de l'Eglise et dans ceux des princes légitimes odieusement dépossédés.

L'intérieur de la France a toujours ses petites difficultés ordinaires ou extraordinaires comme partout ailleurs. Cet état de choses est loin d'inspirer de longues espérances dans le régime actuel, quelque habile et puissant qu'il soit sous certains rapports. Qu'en serait-il si à ces difficultés venaient se joindre les troubles du dehors et les hasards si funestes d'une coalition. Ce serait donc une idée heureusement venue à temps que celle qu'on attribue à Napoléon de pacifier l'Europe en rétablissant les *droits indignement sacrifiés*. Lui qui s'est dit le prince de la paix, lui qui, chez lui, a tant besoin de la paix, quelle belle occasion de se faire pardonner beaucoup et de se couvrir d'une gloire qui semble le chercher depuis longtemps et qu'il n'a que trop lui.

En Belgique, le roi Léopold a renvoyé ses Chambres